



## Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

56 | 2018

Un autre XIX<sup>e</sup> siècle : l'Inde sous domination coloniale

---

### L'Inde dans l'économie mondiale au XIX<sup>e</sup> siècle

*India in the 19<sup>th</sup> century world economy*

*Indien in der Weltwirtschaft des 19. Jahrhunderts*

Claude Markovits

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5434>

DOI : 10.4000/rh19.5434

ISSN : 1777-5329

#### Éditeur

La Société de 1848

#### Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2018

Pagination : 17-32

ISSN : 1265-1354

#### Référence électronique

Claude Markovits, « L'Inde dans l'économie mondiale au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 56 | 2018, mis en ligne le 15 octobre 2020, consulté le 04 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5434> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.5434>

---

Tous droits réservés

CLAUDE MARKOVITS

*L'Inde dans l'économie mondiale au XIX<sup>e</sup> siècle*

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, le rôle de l'Inde dans l'économie mondiale a subi une transformation majeure. Alors qu'en 1800 l'Inde conservait encore des traces de la fonction d'« atelier du monde » qu'elle avait exercée depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, un siècle plus tard, malgré la présence de quelques îlots d'industrie moderne, son rôle était largement celui d'un exportateur de produits agricoles vers les pays industriels et de main-d'œuvre agricole vers les pays d'Afrique et d'Asie producteurs de denrées tropicales. Cette transformation a été analysée par l'école historique nationaliste indienne comme une désindustrialisation, une vue qui a été partiellement remise en cause par une historiographie plus récente, d'inspiration plus libérale. Certaines contributions se positionnent dans le cadre du débat sur la « grande divergence » entre l'Europe et l'Asie inauguré par le livre de Kenneth Pomeranz<sup>1</sup>. Dans cet article, on cherche à adopter une démarche « globalisante » pour replacer les développements indiens dans un contexte plus large, sans toutefois privilégier cette approche comparatiste. On s'intéresse plutôt à analyser la nature des connexions reliant l'économie indienne à l'économie mondiale, qui ont subi de profondes transformations au cours du long XIX<sup>e</sup> siècle.

LA FIN DE L'« ATELIER DU MONDE »

C'est en tant que productrice d'épices (poivre) et de tissus que l'Inde a joué un rôle significatif dans l'économie mondiale à partir du XII<sup>e</sup> siècle. Tandis que sa place dans le commerce mondial des épices a connu un déclin notable au XVII<sup>e</sup> siècle, sa position prééminente dans la production mondiale de tissus de coton, longtemps le principal produit manufacturé (avec

---

1. Kenneth Pomeranz, *Une grande divergence : la Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, Paris, Albin Michel, Maison des Sciences de l'Homme, 2010. Cf. en particulier Prasannan Parthasarathi, *Why Europe grew rich and Asia did not: Global economic divergence, 1600-1850*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 2011, qui, en dépit de son titre, est essentiellement centré sur l'Inde.

les soieries) qui fasse l'objet d'échanges marchands à longue distance, n'a fait au contraire que se renforcer. Fondée sur les deux piliers qu'étaient l'abondance de la matière première et la mise au point à partir du XIII<sup>e</sup> siècle de techniques de teinture sans équivalent ailleurs<sup>2</sup>, elle permit à l'Inde d'approvisionner en tissus l'ensemble du bassin de l'Océan Indien ainsi que l'archipel indonésien. L'arrivée des Européens à la fin du XV<sup>e</sup> siècle élargit encore le marché pour les tissus indiens, car ces nouveaux arrivants furent frappés par leur qualité, supérieure à celle de leurs propres productions, et l'importance de leur circulation, en particulier à destination de l'Asie du Sud-Est. Après une première tentative portugaise, qui fut victime des « lois somptuaires » édictées par Philippe II à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les Hollandais, suivis par les Anglais et les Français, en exportèrent des quantités croissantes vers l'Europe. D'abord limitée aux tissus d'ameublement, la mode des « indiennes » finit par gagner l'habillement<sup>3</sup>. Malgré les tentatives des fabricants européens pour en faire interdire ou limiter l'entrée, les calicots, chintz et autres *baf-tas*, produits par des artisans indiens spécifiquement pour les compagnies de commerce européennes, envahirent à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle le marché. Incapables de concurrencer les producteurs indiens en termes de rapport qualité/prix, les fabricants européens cherchèrent, par l'imitation des techniques indiennes d'impression sur tissus et l'abaissement massif de leurs coûts de production, à éliminer les tissus importés d'Inde du marché des tissus ordinaires. Ils y parvinrent à partir de 1760 grâce à l'invention de la « spinning jenny » puis du métier d'Arkwright, qui permit le développement d'une production de masse à bas coût. Ajoutées à une augmentation des barrières douanières, ces innovations permirent à l'industrie européenne, avant tout anglaise, de largement substituer ses productions aux importations en provenance d'Inde<sup>4</sup>. Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, la place des tissus indiens sur les marchés européens recula donc de manière significative : ils ne se maintinrent que dans quelques niches. Cependant, vers 1800, ils faisaient encore prime sur les marchés extra-européens, où l'on appréciait leurs couleurs vives, et où les produits des usines du Lancashire avaient du mal à effectuer une percée.

Après la fin des guerres napoléoniennes, prenant avantage de l'abolition du monopole commercial de l'*East India Company* (EIC) – Compagnie britannique des Indes orientales – décrétée en 1813, les fabricants du Lancashire lancèrent une grande offensive commerciale en direction de l'Inde et du reste des pays extra-européens. En Inde, ils se heurtèrent à des obstacles : la lenteur des communications, qui les limitait à l'hinterland immédiat des ports,

2. Mattiabelle Gittinger, *Master Dyers to the World: Technique and Trade in Early Indian Dyed Cotton Textiles*, Washington, D.C., Textile Museum, c. 1982.

3. Beverley Lemire, *Fashion's Favourite: The Cotton Trade and the Consumer in Britain 1660-1800*, Oxford, New York, Oxford University Press, 1991.

4. Giorgio Riello, *Cotton The Fabric that Made the Modern World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 211-237.

le faible attrait exercé par leurs produits standardisés sur une clientèle habituée à une offre plus variée, la réticence des marchands locaux à vendre des produits si peu familiers. Par contre, en dehors de l'Inde ils eurent plus de succès, en particulier en Afrique et en Asie du Sud-Est. Les fabricants indiens perdirent ainsi petit à petit l'essentiel de leurs débouchés extérieurs, et, à partir de 1830, se virent exposés en Inde même à une offensive renouvelée des tissus anglais, à laquelle ils ne purent cette fois-ci résister. Pour des consommateurs indiens au très faible pouvoir d'achat, les prix très bas pratiqués par les fabricants anglais rendaient leurs produits très compétitifs. L'Inde était devenue dès 1843 le principal débouché extérieur de l'industrie cotonnière anglaise<sup>5</sup>. La construction, à partir des années 1850, d'un réseau ferré favorisa encore davantage la percée des tissus britanniques sur le marché indien. Un siècle après les débuts de la Révolution industrielle en Europe, l'Inde, de premier exportateur mondial de tissus de coton, s'était muée en premier importateur : la boucle était ainsi bouclée.

Cette transformation de l'Inde de pays exportateur en pays importateur de produits manufacturés a été analysée par l'école historique nationaliste indienne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme une « désindustrialisation », et inscrite au passif de la colonisation britannique. Il a été souligné qu'elle avait contribué à rendre l'économie indienne entièrement dépendante d'une agriculture soumise aux caprices de la mousson, et qu'elle s'était traduite par un appauvrissement de nombreuses familles, forcées de revenir à une agriculture de subsistance, alors que le textile leur avait auparavant fourni un revenu d'appoint non négligeable. Il y a eu dans les années 1970 et 1980 un débat sur l'ampleur exacte du phénomène, qui, faute de mesures incontestables, n'a pas débouché sur un consensus<sup>6</sup>. Il faut remarquer que le débat s'est centré exclusivement sur le textile, laissant de côté les autres industries, sur lesquelles les données ne sont guère abondantes. Plus récemment, un certain nombre d'historiens ont souligné la résilience de l'artisanat indien, qui aurait réussi à résister en partie à l'invasion des tissus importés en se reconvertissant à l'utilisation de fil importé, dont le coût était très bas, pour continuer à produire des tissus pour un marché local ou régional, en particulier dans les régions restées à l'écart des grandes voies de communication. Tandis que la filature, pratiquée à domicile par les femmes, aurait pratiquement disparu, le tissage, effectué dans de petits ateliers par une main-d'œuvre masculine, aurait mieux résisté<sup>7</sup>. Par ailleurs une industrie cotonnière moderne est née en Inde dans

---

5. Douglas Antony Farnie, *The English Cotton Industry and the World Market, 1815-1896*, Oxford, Clarendon Press, 1979, p. 101. L'Inde occupait la première place dès 1839 en termes de volume d'exportation, et à partir de 1843 en valeur.

6. Amiya Kumar Bagchi, "De-industrialisation in Gangetic Bihar 1809-1910", in Barun De (ed.), *Essays in Honour of Prof. S. C. Sarkar*, New Delhi, People's Publishing House, 1976, p. 499-522 et Michael John Twomey, "Employment in Nineteenth Century Indian Textiles", *Explorations in Economic History*, 20, 1 (1983), p. 37-57.

7. Tirthankar Roy, *Traditional Industry in the Economy of Colonial India*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

les années 1850 et a connu un essor important à partir des années 1870, un point sur lequel on reviendra. D'autre part l'artisanat textile a connu un nouvel essor en Inde du Sud à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en partie grâce à une aide du gouvernement, et a trouvé des débouchés à l'extérieur parmi les coolies tamouls émigrés à Ceylan et en Asie du Sud-Est. Une mise au point récente et théoriquement sophistiquée sur la question de la désindustrialisation conclut que, sur le plan empirique, on peut en démontrer l'existence au Bengale entre 1830 et 1860, mais qu'on ne saurait en tirer des conclusions fermes au niveau de l'Inde entière<sup>8</sup>. Si ce thème a ainsi perdu une partie de son attrait, il n'en demeure pas moins que l'impact de la colonisation sur l'économie indienne reste au cœur de bien des débats.

### COLONISATION DE L'ÉCONOMIE ET ÉCONOMIE DE LA COLONISATION

Avec l'abolition en 1813 du monopole commercial de l'*EIC* (sauf pour l'important commerce avec la Chine, dont elle garda le monopole jusqu'en 1833), l'Inde devenait un terrain d'action illimité pour le capital privé britannique. Un certain nombre de firmes privées, connues comme les *Agency Houses*<sup>9</sup>, qui opéraient déjà en Inde depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier dans le commerce inter-asiatique, étendirent leurs activités à de nouveaux domaines, comme le commerce de l'indigo, colorant indispensable à l'industrie textile, qui devint un important produit d'exportation. Il était cultivé au Bihar par une paysannerie travaillant pour des planteurs européens qui possédaient les *factories* dans lesquelles le produit était apprêté et emballé avant d'être expédié sur Calcutta, où les *Agency houses* en prenaient livraison pour l'exporter vers l'Europe. Le développement de la culture de l'indigo fut l'un des aspects les plus spectaculaires de la nouvelle économie coloniale qui se mit en place en Inde au cours du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Fondée sur l'exploitation d'une main-d'œuvre souvent d'origine tribale, la culture de l'indigo fut un objet de scandale, provoquant l'indignation de l'intelligentsia de Calcutta, dont témoigne une célèbre pièce de théâtre, *Neel Darpan* (le miroir indigo), écrite en 1855 par Dinabandhu Mitra<sup>10</sup>. Cette culture donna aussi lieu à une spéculation effrénée, qui entraîna en 1830-33 la faillite de la

8. Indrajit Ray, "The Myth and Reality of Deindustrialisation in Early Modern India", in Latika Chaudhary, Bishnupriya Gupta, Tirthankar Roy and Anand V. Swamy (eds), *A New Economic History of Colonial India*, Londres et New York, Routledge, 2016, p. 52-66. Cf. aussi D. Clingingsmith et J.G. Williamson, "Deindustrialisation in 18<sup>th</sup> and 19<sup>th</sup> Century India: Mughal Decline, Climate Change, Climate Shocks and Britain's Industrial Ascent", *Explorations in Economic History*, 45 (3), 2008, p. 209-234, pour une analyse prenant en compte les facteurs écologiques.

9. S.B. Singh, *European Agency Houses in Bengal 1783-1833*, Calcutta, Firma K.L. Mukhopadhyay, 1966.

10. *Nil Darpan, or, The Indigo Planting Mirror, a Drama (by Dinabhandu Mitra). Translated from the Bengali by a Native*, Calcutta, C.H. Manuel, 1861.

majorité des *Agency Houses* de Calcutta<sup>11</sup>. Le marché fut ensuite réorganisé sur une base plus saine, et une nouvelle génération de firmes privées britanniques, souvent liées à des financiers de la City de Londres, prit le relais des *agency houses*. Elles furent connues sous le nom de *managing agencies* et restèrent jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle l'institution de base du capitalisme britannique en Inde. Après 1850, l'indigo perdit progressivement de son importance.

Une autre culture qui dut largement son développement à la politique commerciale de l'*EIC* fut celle du pavot pour l'opium. C'était une culture ancienne, qui donnait lieu à des exportations vers l'Indonésie. Elle connut un nouvel essor à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand, pour financer ses achats de thé en Chine, l'*EIC*, soucieuse d'éviter des sorties d'espèces trop importantes, eut l'idée d'y expédier des cargaisons d'opium indien, malgré l'existence d'un édit impérial interdisant l'importation de cette drogue. Pour tourner l'interdit, l'*EIC* mit sur pied un circuit compliqué impliquant des firmes privées britanniques et indiennes et le port portugais de Macao<sup>12</sup>. En Inde, elle organisa un système de production dans lequel les cultivateurs devaient livrer l'intégralité de leur production à des *factories* qui transformaient le pavot en boules d'opium prêtes à consommer<sup>13</sup>. Ce commerce fut une source de revenus importants pour l'*EIC* et de profits considérables pour les capitalistes associés à l'entreprise, britanniques comme indiens. Il survécut à l'abolition de l'*EIC* en 1858 et perdura, quoique sur une échelle plus modeste<sup>14</sup>, jusqu'en 1911, date à laquelle les exportations s'effondrèrent brusquement, suite à un accord anglo-chinois pour limiter les ventes<sup>15</sup>. L'*EIC* encouragea également les exportations de coton vers la Chine, qui connurent un essor important, une autre source de profits pour les firmes britanniques ainsi que des intermédiaires indiens qui travaillaient pour elles. L'importance du commerce de l'Inde avec la Chine sur toute la période 1780-1910 révèle la complexité des connexions qui reliaient l'économie indienne à l'économie mondiale, qui ne peuvent donc se réduire à une relation entre une métropole impériale et une colonie, comme dans le schéma classique d'une économie coloniale. Il n'y eut jamais dans l'Inde britannique de système d'exclusif, et, dès avant l'abolition en 1849 des Actes de Navigation<sup>16</sup>, les ports indiens étaient ouverts aux vaisseaux du monde entier.

11. Sur cet épisode, cf. Amiya Kumar Bagchi, *The Evolution of the State Bank of India. The Roots 1806-1876*, Bombay, Oxford University Press, 1987, p. 131-58.

12. Michael Greenberg, *British Trade and the Opening of China, 1800-42*, Cambridge, Cambridge University Press, 1951.

13. John F. Richards, "The Indian Empire and Peasant Production of Opium in the Nineteenth Century", *Modern Asian Studies*, 15, 1 (1981), p. 59-82.

14. Les ventes d'opium, qui constituaient 30,9% du total des exportations indiennes en 1860-61, n'en représentaient plus que 6,1% en 1910-11. Cf. Kirti N. Chaudhuri, "Foreign Trade and Balance of Payments, 1757-1947", in Dharma Kumar (ed.), *The Cambridge Economic History of India Volume II, c. 1757-c. 1970*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, Table 10.11, p. 844.

15. Xavier Paulès, *L'opium : une passion chinoise*, Paris, Payot, 2011, p. 77-79.

16. Malgré l'abolition en 1813 du monopole de l'*EIC*, il subsistait quelques restrictions à la

Cette ouverture de l'économie n'empêcha pas le maintien de formes de domination de secteurs entiers par le capital britannique. À la triade indigopium-coton, en partie liée au commerce avec la Chine, se substitua graduellement dans le portefeuille des firmes britanniques, après 1860, une nouvelle triade : jute-thé-charbon. Le jute fut utilisé comme substitut au chanvre, monopole russe, pour la première fois pendant la guerre de Crimée, qui interrompit les approvisionnements de cette fibre utilisée surtout pour les cordages. Sa culture se développa ensuite au Bengale oriental (actuel Bangladesh), au départ pour l'exportation à destination de Dundee en Écosse, où se concentraient les usines de transformation, qui fabriquaient cordages et sacs. À partir des années 1870 des usines de jute se créèrent en Inde : les premières furent ouvertes par des firmes de Dundee, qui profitèrent de l'abondance de la matière première et du bas coût de la main-d'œuvre indienne pour dégager des marges bien supérieures à celles de leurs usines écossaises. Leur exemple fut bientôt suivi par certaines *managing agencies* de Calcutta<sup>17</sup> et l'industrie du jute resta un monopole britannique jusqu'en 1919. La culture du thé démarra en Inde, dans l'Assam, vers 1840, dans le but de diminuer les coûteuses importations de thé chinois, et connut un essor considérable à partir de 1870<sup>18</sup>. Dès 1880 l'Inde (ainsi que Ceylan) était devenue un exportateur majeur. Le thé était cultivé dans des plantations, dont certaines appartenaient à des sociétés métropolitaines spécialisées : elles employaient une main-d'œuvre nombreuse constituée en partie de femmes et d'enfants, amenée en Assam depuis les zones tribales de l'Inde centrale dans des conditions souvent scandaleuses, et l'objet d'une exploitation intensive sous la conduite de *managers* européens salariés, plus rarement de planteurs individuels<sup>19</sup>. Enfin la découverte au Bihar, dans le district de Raniganj, d'importants gisements de charbon entraîna l'ouverture à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle d'un certain nombre de mines le plus souvent contrôlées par des *managing agencies* de Calcutta, qui employaient dans des conditions de sécurité très précaires une main-d'œuvre en majorité d'origine tribale.

La domination du capital britannique sur un certain nombre de secteurs-clés de l'économie de l'Inde coloniale ne doit pas masquer le fait que, dans le commerce intérieur, les marchands indigènes, appartenant à un certain nombre de castes spécialisées et organisés en puissants réseaux couvrant l'en-

---

liberté du commerce, qui motivèrent même en 1833 une protestation officielle du gouverneur de l'Inde française auprès des autorités coloniales britanniques. Cf. British Library, Londres, Asia Pacific and African Collections, India Office Records, Board's Collections, File 64367, F/4 /1584. Un décret de 1839 instaura une liberté presque totale : seul était prohibé aux vaisseaux étrangers le commerce entre deux ports de l'Inde britannique.

17. D.R. Wallace, *The Romance of Jute: A Short History of the Calcutta Jute Mill Industry, 1855-1927*, London, W. Thacker & Co, 1928.

18. Percival Joseph Griffiths, *The History of the Indian Tea Industry*, London, Weidenfeld & Nicolson, 1967.

19. Rana Pratap Behal, *One Hundred Years of Servitude: Political Economy of Tea Plantations in Colonial Assam*, New Delhi, Tulika Books, 2014.

semble du sous-continent<sup>20</sup>, conservèrent toujours une place prépondérante. Les firmes britanniques installées dans les métropoles portuaires (Bombay, Calcutta, Madras) devaient avoir largement recours à leurs services pour se procurer les produits agricoles destinés à l'exportation<sup>21</sup>, et pour distribuer dans l'hinterland les produits importés, en particulier les tissus. La production agricole, y compris celle des cultures d'exportation (à l'exception du thé) reposait aussi largement sur les avances consenties aux agriculteurs par des prêteurs indigènes, qui pratiquaient des taux usuraires<sup>22</sup>. Comme les récoltes constituaient le plus souvent le seul collatéral dont disposaient les ménages paysans, les prêteurs, appartenant le plus souvent à des castes marchandes, exerçaient une domination sur les producteurs et pouvaient en partie dicter les prix, se ménageant souvent des marges confortables, qui leur permettaient de réaliser une accumulation rapide de capital. Le système financier était ainsi divisé en deux secteurs distincts : un système informel de prêteurs et banquiers indigènes, qui finançaient l'essentiel des transactions « ordinaires », et un système « formel » dominé par les trois *Presidency Banks*<sup>23</sup> officielles, qui avaient une fonction régulatrice, sans toutefois jouer le rôle d'une véritable banque centrale (qui ne sera créée qu'en 1934) et les banques privées anglaises et étrangères, qui se spécialisaient pour leur part presque exclusivement dans le financement du commerce extérieur. Les commerçants indiens jouaient cependant un rôle non négligeable dans ce dernier, bénéficiant de l'existence ancienne de diasporas marchandes qui étendaient leurs ramifications dans tout le bassin de l'Océan Indien et même au-delà (Asie centrale, Méditerranée, Chine, Japon)<sup>24</sup>. Du fait de l'existence de puissantes communautés marchandes indigènes, l'économie coloniale indienne ne fut jamais une économie colonisée au même degré que celle de la plupart des colonies européennes d'Afrique et d'Asie. Par certains côtés, l'Inde était même une puissance économique « sub-impériale » dont les capitalistes occupaient une forte position dans l'économie de certaines colonies britanniques comme le Kenya ou la Birmanie (qui fit d'ailleurs partie administrativement de l'Inde jusqu'en 1937). Le rôle de l'Inde dans l'économie globale de l'empire britannique mérite à ce stade un coup de projecteur.

20. Claude Markovits, "Merchant Circulation in South Asia (Eighteenth to Twentieth Centuries): The Rise of Pan-Indian Merchant Networks", in Claude Markovits, Jacques Poucheпадass, Sanjay Subrahmanyam (eds), *Society and Circulation: Mobile People and Itinerant Cultures in South Asia 1750-1950*, Delhi, Permanent Black, 2003, p. 131-62.

21. Pour le cas du coton, cf. Christof Dejung, "The Boundaries of Western Power. The Colonial Cotton Economy in India and the Problem of Quality", in Christof Dejung, Niels P. Petersson (eds), *The Foundations of Worldwide Economic Integration: Power, Institutions and Global Markets, 1850-1930*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 2013, p. 133-57.

22. David Hardiman, *Feeding the Baniya: Peasants and Usurers in Western India*, Delhi, Oxford University Press, 1996.

23. Sur leur histoire, cf. Bagchi, *The Evolution of the State Bank of India*, op. cit.

24. Claude Markovits, *The Global World of Indian Merchants, 1750-1947: Traders of Sind from Bukhara to Panama*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.



## LA CONTRIBUTION INDIENNE À L'ÉCONOMIE IMPÉRIALE GLOBALE

Elle fut diverse, concernant à la fois des aspects commerciaux, financiers et de main-d'œuvre. Sur le plan commercial et financier, le rôle de l'Inde dans l'empire prit de nouvelles formes dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les matières premières indiennes perdirent progressivement de leur importance dans le commerce direct entre Inde et Grande-Bretagne. On a mentionné le déclin progressif de l'indigo. Mais les ventes d'un autre produit d'exportation majeur, le coton, après avoir connu un boom pendant la Guerre de Sécession qui interrompit les ventes américaines au Lancashire, s'effondrèrent quand les exportations américaines de coton à fibres longues reprirent. Il fallut désormais trouver d'autres débouchés en dehors de l'empire britannique pour le coton indien à fibres courtes. Les exportations de jute brut diminuèrent aussi beaucoup après 1870, quand les usines de Dundee se virent confrontées à la concurrence des nouvelles usines de Calcutta. Le jute manufacturé trouva ses principaux débouchés ailleurs qu'en Grande-Bretagne. Seules les exportations de thé montèrent en puissance, bien qu'une partie des importations britanniques alimentassent un actif commerce de réexportation vers le reste du monde.

Cependant la mise en place de nouveaux mécanismes monétaires et financiers permit à la Grande-Bretagne de tirer profit de la réorientation partielle des exportations indiennes vers des pays tiers. En effet l'Inde, dont la monnaie, la roupie, était depuis 1835 une monnaie-argent, et qui constituait de fait le centre d'une zone monétaire autonome englobant l'Afrique orientale et la Malaisie, se trouva, suite à l'interdiction faite en 1893 aux ateliers monétaires (*mints*) de recevoir de l'argent-métal, dont le cours était en chute libre par rapport à celui de l'or, incluse *de facto* dans une « zone sterling », sans que la roupie devienne une monnaie-or. Une parité fixe fut désormais instaurée entre la livre sterling et la roupie. Dans le cadre du système de paiements multilatéral connu comme celui du *gold standard*<sup>25</sup>, qui domina le commerce mondial entre 1890 et 1914, le rôle dévolu à l'Inde fut avant tout de contribuer à l'équilibre global de la balance impériale des comptes en dégagant un surplus dans ses échanges avec un certain nombre de pays avec lesquels le Royaume-Uni avait une balance défavorable, avant tout l'Allemagne et les États-Unis, dans une moindre mesure le Japon<sup>26</sup>. Ainsi furent encouragées les exportations de sacs de jute vers les États-Unis et l'Allemagne, de cuirs et peaux et oléagineux vers l'Allemagne, de coton vers le Japon. Les surplus ainsi dégagés compensaient le déficit croissant enregistré par l'Inde dans ses échanges avec le Royaume-Uni, dû en partie à l'augmentation constante des

25. Marcello De Cecco, *Money and Empire : The International Gold Standard, 1890-1914*, Oxford, Blackwell, 1974.

26. Samuel Berrick Saul, *Studies in British Overseas Trade 1870-1914*, Liverpool, Liverpool University Press, 1960, p. 204.

importations de tissus et d'autres produits manufacturés (acier, locomotives, bateaux), mais ils se trouvaient largement appropriés, suivant des modalités complexes<sup>27</sup>, par les institutions financières britanniques, et servaient avant tout au service des intérêts de la dette du gouvernement indien, considérablement gonflée par l'augmentation des dépenses militaires consécutive à la Révolte des Cipayes de 1857 et des transferts divers en direction du Royaume-Uni, comme le paiement des confortables retraites des hauts fonctionnaires de l'*Indian Civil Service* (haute administration coloniale). Les rapports de subordination économique entre Inde et Grande-Bretagne, se déplacèrent ainsi en partie depuis la sphère commerciale vers la sphère financière, dominée par les grandes banques et les financiers de la City. Les premiers nationalistes indiens, à commencer par le Parsi Dadabhai Naoroji, qui se fit élire en 1892 au Parlement de Westminster et fut un publiciste influent, développèrent, pour rendre compte de cette situation, la notion de *drain of wealth* (drainage des richesses) et y virent la principale cause de la pauvreté persistante de l'Inde<sup>28</sup>. Si l'on élargit la perspective, on peut lire dans cette évolution le passage à ce que plusieurs auteurs marxistes influents du début du XX<sup>e</sup> siècle, comme Hobson, Hilferding, Rosa Luxemburg et Lénine ont analysé comme l'avènement d'une nouvelle phase de l'impérialisme, directement liée à la domination croissante du capital financier sur l'économie capitaliste mondiale<sup>29</sup>. Dans cette lignée se situe tout un courant d'historiographie marxiste qui reste influent en Inde<sup>30</sup>, mais n'a pas véritablement inspiré de nouvelles recherches.

Un aspect particulier de la contribution indienne à l'économie globale de l'empire britannique fut l'exportation de main-d'œuvre agricole sur une grande échelle. Elle se fit suivant deux systèmes différents : celui de l'*indenture* (engagisme) et le système dit *kangani*. Le premier a suscité une littérature abondante et de qualité<sup>31</sup>. C'était une réponse directe à l'abolition de l'esclavage décrétée dans l'ensemble de l'empire britannique en 1833, qui se traduisit par des désertions massives, induisant une pénurie de main-d'œuvre dans

27. De Cecco, *Money and Empire*, *op. cit.*, p. 62-75, pour une analyse détaillée de ces mécanismes complexes.

28. Dadabhai Naoroji, *Poverty and Un-British Rule in India*, Londres, Swan Sonnenschein, 1901, et, pour une vue d'ensemble de ce courant de pensée, cf. Bipan Chandra, *The Rise and Growth of Economic Nationalism in India*, New Delhi, People's Publishing House, 1966. Pour une mise au point récente, cf. Gopalan Balachandran, "Colonial India and the World Economy c. 1850-1940", in Chaudhary et al., *A New Economic History of Colonial India*, *op. cit.*, p. 84-99.

29. John Atkinson Hobson, *Imperialism: a study*, Londres, James Nisbet & Co, 1902; Rudolf Hilferding, *Le capital financier : étude sur le développement récent du capitalisme*, Paris, Éditions de Minuit, 1970; Rosa Luxemburg, *L'accumulation du capital*, Paris, François Maspéro, 1967; Vladimir Ilitch Lénine, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Paris, Éditions Sociales, 1971.

30. Cf. en particulier Irfan Habib, "Colonization of the Indian Economy 1757-1900", in Irfan Habib, *Essays in Indian History: Towards a Marxist Perception*, New Delhi, Tulika Books, 1995, p. 296-335, par le doyen des historiens marxistes indiens.

31. Cf. en particulier, Hugh Tinker, *A New System of Slavery: The Export of Indian Labour Overseas 1830-1920*, Londres, Hansib Publishing, 1993 (1<sup>re</sup> éd. 1974) et David Northrup, *Indentured Labor in the Age of Imperialism, 1834-1922*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

les plantations de canne à sucre d'un certain nombre de colonies tropicales passées sous domination britannique pendant la période des guerres napoléoniennes. La première concernée fut l'île Maurice, arrachée à la France en 1810 par une expédition envoyée depuis l'Inde. Cette île disposait de l'une des meilleures rades de l'Océan Indien, et les planteurs français qui dominaient l'économie sucrière de l'île purent jouer de l'importance stratégique du territoire pour convaincre le gouvernement impérial d'organiser en 1834 une émigration massive de *coolies* depuis l'Inde afin de remplacer la main-d'œuvre esclave sur leurs plantations. Le gouvernement colonial de l'Inde, sous la pression de Londres, autorisa cette émigration, puis, devant les protestations des missionnaires et de certains officiels qui virent dans l'*indenture*, marquée par de nombreux abus dans le recrutement des engagés en Inde et leur transport vers Maurice, un « nouveau système d'esclavage », la suspendit provisoirement. Une commission d'enquête remit alors un rapport, à la suite duquel l'émigration fut à nouveau autorisée, avec l'instauration d'un certain nombre de mesures destinées à en corriger les abus les plus criants<sup>32</sup>. Cela ne fit pas taire les critiques, qui accusaient les recruteurs d'utiliser la coercition et de tromper les engagés en leur faisant signer des contrats dont, pour la plupart illettrés, ils ne pouvaient comprendre les clauses. La polémique n'allait jamais cesser jusqu'à l'abolition du système, sous la pression de l'opinion indienne, en 1916. Dans l'intervalle, de nouvelles destinations furent trouvées pour les engagés : l'île de la Trinité aux Antilles, la Guyane britannique en Amérique du Sud, la colonie du Natal en Afrique du Sud, les îles Fidji en Océanie. Des engagés furent également recrutés pour les îles françaises de la Réunion, de la Guadeloupe et de la Martinique, dans le cadre d'un accord intergouvernemental franco-anglais, et pour la colonie hollandaise du Surinam. Au total, ce sont quelque 1,3 million de travailleurs indiens qui furent recrutés, pour les deux tiers en Inde du Nord (région de Bhojpur), pour un tiers en Inde du Sud (Tamilnad et Andhra Pradesh), dont seuls un tiers environ (parmi les survivants, le taux de mortalité étant élevé, surtout dans les premières décennies) retournèrent en Inde à l'expiration de leur période d'engagement, les autres formant le noyau de communautés indiennes qui représentent aujourd'hui la majorité de la population à Maurice, et des minorités d'importance variable dans les autres territoires. La quasi-totalité de ces engagés travaillaient dans des plantations de canne à sucre qui n'assuraient pourtant qu'une petite partie de la production mondiale, jouant en quelque sorte le rôle d'une variable d'ajustement dans une économie sucrière mondiale globalement dominée d'une part par des plantations utilisant une main-d'œuvre esclave au Brésil (jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1888) et à

32. *Report of the Committee Appointed by the Supreme Government of India to Enquire into the Abuses Alleged to Exist in Exporting from Bengal Hill Coolies and Indian Labourers of Various Classes to Other Countries, Together with an appendix containing the oral and written evidence taken by the Committee and official documents laid before them*, Calcutta, G.H. Huttman, Bengal Military Orphan Press, 1839.

Cuba (où les esclaves africains furent en partie remplacés par des travailleurs chinois), d'autre part par la culture paysanne dans la colonie hollandaise de Java. Tous les engagés ne travaillaient pas dans l'agriculture : il faut noter l'envoi, entre 1896 et 1901, de 32 000 travailleurs, recrutés au Gujarat et au Pendjab, pour la construction du chemin de fer d'Ouganda en Afrique Orientale<sup>33</sup>, dont beaucoup (environ 2 500) moururent à la tâche, victimes des « fièvres » (et accessoirement des lions du Tsavo), et dont 7 000 parmi les survivants s'installèrent sur place essentiellement comme *dukawallas* (boutiquiers), qui en vinrent à dominer le commerce de détail dans la région.

Un autre système, connu comme *kangani*, d'après un mot tamoul qu'on pourrait traduire par « contremaître », bien qu'ayant moins attiré l'attention, vit circuler, entre 1870 et 1914, un total de quatre millions de travailleurs entre l'Inde d'une part, avant tout le Tamilnad, et d'autre part Ceylan, la Birmanie et la Malaisie<sup>34</sup>. Il était organisé par des entrepreneurs de main-d'œuvre indigènes qui emmenaient sous leur conduite des groupes de travailleurs vers des plantations de thé à Ceylan, des plantations d'hévéas en Malaisie, ou organisaient la migration des saisonniers qui faisaient la récolte du riz en Birmanie. La main-d'œuvre indienne jouait ainsi un rôle essentiel dans la production de trois denrées dont l'exportation vers différents pays du monde, largement contrôlée par des firmes britanniques, contribuait significativement à l'équilibre de la balance des comptes de l'empire, surtout par l'importance croissante des ventes de caoutchouc, stimulées par le développement rapide de l'industrie automobile en Europe et aux États-Unis. Une partie de ces travailleurs s'établirent à demeure sur place, et c'est là l'origine des importantes populations indiennes de Ceylan, de Birmanie et de Malaisie. Un autre mouvement de main-d'œuvre indienne, très spécifique, concerne les *lascars*, les marins de la flotte marchande : recrutés pour partie loin des côtes, au Cachemire (Mirpuris) et en Assam (Sylhetis), ils représentaient, en 1914, 18 % des équipages de la flotte marchande britannique (soit environ 52 000 hommes), alors la première du monde, et, travaillant en majorité dans les soutes et les cuisines des navires, bénéficiaient de salaires et de conditions de travail très inférieurs à ceux des marins britanniques<sup>35</sup>. Quelques-uns s'établirent dans les ports britanniques et ils constituèrent le noyau originel de l'importante population sud-asiatique du Royaume-Uni. Il faut aussi signaler une importante circulation d'employés de commerce en liaison avec les opérations des diasporas marchandes déjà évoquées : ils allèrent surtout vers l'Afrique orientale et l'Asie du Sud-Est, mais on en trouvait jusqu'au Japon

33. Thomas R. Metcalf, "India in East Africa", in Thomas R. Metcalf, *Imperial Connections: India in the Indian Ocean Arena 1860-1920*, New Delhi, Permanent Black, 2007, p. 165-203.

34. Sunil S. Amrith, *Crossing the Bay of Bengal: The Furies of Nature and the Fortunes of Migrants*, Cambridge, Mass., Londres, Harvard University Press, 2013 et Eric Meyer, "Labour Circulation between Sri Lanka and South India in Historical Perspective", in Claude Markovits et al., *Society and Circulation*, op. cit., p. 55-88.

35. Gopalan Balachandran, *Globalizing Labour: Indian Seafarers and World Shipping, c. 1870-1945*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2012.

et au Panama<sup>36</sup>. Si de nombreux Indiens expatriés jouaient ainsi, volontairement ou non, le rôle d'auxiliaires impériaux, une tendance contraire était la tentative de construire en Inde une industrie moderne orientée vers la satisfaction des besoins du pays.

#### LA NAISSANCE D'UNE INDUSTRIE MODERNE DANS L'INDE COLONIALE

Le développement d'une industrie moderne dans un contexte colonial paraît peu compatible avec les théories dominantes concernant la nature de l'impérialisme. Mais, à cet égard, l'Inde constitue une exception significative, bien qu'il ne faille pas ignorer les limites du processus<sup>37</sup>. La naissance d'une industrie cotonnière moderne en Inde au cours de la décennie des années 1850 s'explique par une conjonction de facteurs : des capitaux disponibles, issus des énormes profits générés par le commerce de l'opium avec la Chine, une main-d'œuvre nombreuse attirée par la richesse de Bombay, une matière première abondante, enfin l'existence en Angleterre d'un stock de machines textiles devenues obsolètes, dont les industriels étaient anxieux de se débarrasser et qu'ils étaient prêts à brader. Quelques opérateurs, le plus souvent des Parsis, issus du monde du grand commerce, surent combiner ces facteurs pour créer les premières usines textiles<sup>38</sup>. Face à la position prépondérante acquise par le Lancashire sur le marché des tissus en Inde, ils eurent tendance à se spécialiser dans la filature, avec pour débouché principal les tisserands indiens qui s'étaient reconvertis à l'usage du fil industriel. Leurs coûts de main-d'œuvre et de transport étant inférieurs à ceux des fabricants britanniques, ils purent être compétitifs en termes de prix, et réussirent à capturer une petite part du marché des filés de coton. Cependant, à mesure que de nouvelles usines se créaient, l'étroitesse relative du marché indien devenait un obstacle au développement de l'industrie. À partir de 1873, un débouché extérieur fut trouvé en Chine : les fabricants indiens disposaient là d'un avantage de change par rapport à leurs concurrents britanniques, la roupie étant, comme on l'a mentionné, une monnaie-argent comme le tael chinois, ce qui leur permettait de vendre en Chine à un prix inférieur à celui des filés anglais libellé en livres sterling, une monnaie-or. Les usines de Bombay se spécialisèrent donc dans la vente de filés à la Chine<sup>39</sup>, tandis que celles

36. Claude Markovits, « La circulation de la main-d'œuvre commerciale dans le cadre d'un réseau marchand indien international au début du XX<sup>e</sup> siècle », in Alessandro Stanziani [dir.], *Le travail contraint en Asie et en Europe, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2010, p. 197-211.

37. Une bonne synthèse récente est Bishnupriya Gupta, « The Rise of Modern Industry in Colonial India », in Chaudhary et al., *A New Economic History of Colonial India*, op. cit., p. 67-83.

38. S.D. Mehta, *The Cotton Mills of India 1854-1954*, Bombay, Textile Association (India), 1954.

39. Morris D. Morris, « The Growth of Large-Scale Industry to 1947 », in Dharma Kumar, *The*

d'Ahmedabad, l'autre grand centre de l'industrie cotonnière, travaillaient pour le marché indien. Quelques industriels audacieux réussirent cependant à gagner de l'argent dans la vente de tissus : ce fut le cas en particulier de la famille Tata qui créa en 1877 une usine à Nagpur, dans le Deccan, en pleine zone de production du coton. Elle se spécialisa dans les tissus fins et fut l'une des entreprises les plus prospères qu'ait connues l'Inde<sup>40</sup>. C'est seulement au début du XX<sup>e</sup> siècle, à l'occasion du mouvement Swadeshi de 1904-05, déclenché pour protester contre la partition du Bengale décrétée par le vice-roi des Indes Lord Curzon, mouvement qui prônait la consommation exclusive de produits locaux, que l'industrie indienne, qui souffrait en Chine d'une concurrence accrue des produits japonais, commença à se réorienter vers la production de tissus à destination du marché domestique. En 1914, elle n'assurait cependant qu'un peu plus de 20 % des ventes sur un marché encore nettement dominé par le Lancashire, avec 60 % des ventes. L'artisanat contribuait pour 20 % aussi, mais il utilisait largement des filés produits en Inde par les usines<sup>41</sup>. À cette date l'Inde disposait de la sixième industrie cotonnière du monde, avec près de 300 usines, plus de 6,5 millions de broches à filer et près de 100 000 métiers à tisser, employant une main-d'œuvre totale de 260 000 ouvriers. La majorité des usines étaient situées à Bombay, mais d'autres centres importants étaient Ahmedabad, Cawnpore et Coimbatore. Une caractéristique de cette industrie est qu'elle était contrôlée à 80 % par des capitalistes indiens, bien qu'il existât aussi des sociétés à capitaux britanniques. Le secteur était dominé par un certain nombre d'entreprises familiales, qui possédaient souvent plusieurs usines. Les plus importantes appartenaient à des Parsis (zoroastriens), dont les plus connus étaient les Tata et les Wadia, mais la majorité des entrepreneurs étaient des Gujarati Hindous appartenant aux castes marchandes, qui étaient passés du commerce à l'industrie. Le contraste était complet avec l'industrie du jute, qui restait entièrement dominée par des capitaux britanniques. Cette dernière se composait de quelque cent usines, toutes situées près de Calcutta, qui employaient 200 000 ouvriers.

L'industrie moderne ne se limitait cependant pas au textile. Des entrepreneurs indiens et britanniques avaient créé sucreries, tanneries, cimenteries, verreries, papeteries, ateliers mécaniques, etc. Surtout on assista entre 1907 et 1913 à la création *ex nihilo* d'une industrie sidérurgique dans la jungle du Bihar, à proximité de gisements de fer et de charbon. Ce fut la saga de la Tata Iron & Steel Co (TISCO) dont le plan avait été conçu par le grand entrepreneur Jamshetji Nusserwanji Tata (1839-1904)<sup>42</sup> et dont la réalisation

*Cambridge Economic History of India*, op. cit., p. 577.

40. Claude Markovits, "The Tata Paradox", in Burton Stein and Sanjay Subrahmanyam (eds), *Institutions and Economic Change in South Asia*, Delhi, Oxford University Press, 1996, p. 237-48.

41. Amiya Kumar Bagchi, *Private Investment in India 1900-1939*, Cambridge, Cambridge University Press, 1972, Table 7.1, p. 226-27.

42. Frank Reginald Harris, *Jamsetji Nusserwanji Tata. A chronicle of his life*, Londres, Humphrey

fut l'œuvre de ses fils. Ils profitèrent de la vague d'enthousiasme patriotique liée au mouvement Swadeshi pour lever en 1907 auprès du public indien le capital nécessaire. Les Tata furent les premiers entrepreneurs indiens à envisager un développement industriel intégré à l'échelle nationale. Témoignage de leurs ambitions, une nouvelle ville, appelée Jamshedpur (en l'honneur du fondateur de la firme), sortit de terre autour de l'usine, dont la construction fut achevée en 1911, et dont la première coulée d'acier fut effectuée en 1913. Ce triomphe de l'entreprise indienne était cependant en partie trompeur, car l'usine, à peine entrée en service, se heurta à un grave problème de débouchés, le réseau ferré indien, qui constituait son principal marché potentiel, ayant des besoins limités, car l'essentiel des lignes avaient été achevées. L'usine fut sauvée de la faillite par le déclenchement de la Première Guerre mondiale : l'armée britannique lui commanda en effet une grande quantité de rails pour la construction d'une ligne de chemin de fer afin d'acheminer les troupes (en majorité indiennes) depuis le port de Bassorah jusqu'à Bagdad dans le cadre de la campagne contre les Turcs en Mésopotamie (Irak)<sup>43</sup>. En 1914, l'Inde avait des industries, mais pas de véritable système industriel intégré. Il manquait en particulier le chaînon essentiel représenté par l'industrie mécanique : l'industrie textile importait de l'étranger la totalité de ses machines, alors que la sidérurgie manquait de débouchés. Les raisons d'une telle situation sont diverses : mentionnons la rareté des ingénieurs et techniciens (obligeant à en faire venir à grands frais de Grande-Bretagne, d'Allemagne ou des États-Unis) ainsi que de la main-d'œuvre qualifiée, et l'orientation surtout financière des milieux d'affaires, indiens comme Britanniques, plus intéressés à dégager du profit à court terme qu'à s'engager dans des investissements à long terme, et aussi l'absence d'une politique étatique de soutien à l'industrie, en contraste avec le cas du Japon. Les droits de douane étaient peu élevés, et, quand ils furent réinstaurés en 1894, après une période de douze années de libre-échange intégral, le puissant lobby du Lancashire obtint la création d'une taxe équivalente de 5 % sur les tissus produits en Inde, qui annulait tout effet protectionniste qu'aurait pu avoir la mesure<sup>44</sup>.

Avec ce début d'industrialisation, on assista en Inde à la naissance d'un prolétariat. En 1914, en comptant cheminots, dockers et autres travailleurs, il dépassait le million d'individus. Largement concentré à Bombay, Calcutta et quelques autres centres, il gardait une forte empreinte rurale, la plupart des travailleurs conservant des liens très étroits avec leurs villages d'origine, et envoyant à leur famille souvent demeurée là une partie de leur salaire, qui servait à acheter un peu de terre afin d'agrandir le lopin familial. Sur l'« engagement » de ces ouvriers d'origine rurale récente dans le monde de l'industrie,

---

Milford, 1925.

43. Rustomji Manekshaw Lala, *The Creation of Wealth: A Tata Story*, Bombay, IBH Publishing co, 1981.

44. Peter Harnetty, *Imperialism and Free Trade : Lancashire and India in the Mid-Nineteenth Century*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1972.

deux thèses s'affrontent : Morris D. Morris, à partir d'une étude de la main-d'œuvre des usines cotonnières de Bombay<sup>45</sup>, a tendu à souligner que ces travailleurs s'étaient adaptés à la ville et à l'industrie, grâce au rôle joué par des intermédiaires connus comme des *jobbers*, qui exerçaient une fonction d'encadrement vis-à-vis d'un groupe de travailleurs issus de leur village qu'ils avaient eux-mêmes recrutés. Dipesh Chakravartty, à partir d'une étude sur les ouvriers du jute dans la ceinture industrielle de Calcutta<sup>46</sup>, a conclu au contraire à la survivance généralisée d'une mentalité rurale pré-capitaliste, fortement imprégnée de communautarisme religieux, empêchant le développement d'une véritable conscience de classe prolétarienne.

\*

Il est incontestable qu'entre 1800 et 1914, la part de l'Inde dans l'économie mondiale a significativement diminué en termes quantitatifs, quel que soit l'instrument de mesure choisi (part du PIB mondial ou du commerce international). Ce recul est avant tout dû à la baisse de la part de l'Inde dans la production industrielle mondiale<sup>47</sup>, que le développement des exportations de certains produits agricoles n'a pu compenser. Il s'explique donc avant tout par le réaménagement des grands équilibres économiques mondiaux au profit de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord intervenu au cours du long XIX<sup>e</sup> siècle, qui s'est effectué avant tout au détriment des pays d'Asie, à l'exception du Japon d'après 1868. L'évolution du PIB par tête est difficile à reconstituer, en particulier pour la période 1800-1870. Comme on l'a signalé, des indicateurs négatifs sont décelables pour le Bengale des années 1830-1860, mais le tableau global reste incertain. Une certaine croissance est décelable pour les années 1870-1900<sup>48</sup>, mais elle a été suivie d'une décélération. Ce bilan mitigé ne doit pas amener à ignorer certains développements plus positifs, tels que la naissance d'une industrie moderne de bon niveau qui s'est développée sans protection douanière et sans soutien de l'État, en contraste avec le cas du Japon, et l'émergence de réseaux marchands à dimension globale. Dans la phase suivante de l'histoire de l'Inde coloniale, qui commence en 1914, ces deux tendances vont se poursuivre, mais leurs trajectoires vont se trouver altérées par l'introduction d'un degré de protection douanière et par les effets de la Grande Dépression. Le résultat sera, quand

45. Morris D. Morris, *The Emergence of an Industrial Labor Force in India. A Study of the Bombay Cotton Mills, 1854-1947*, Berkeley, University of California Press, 1965.

46. Dipesh Chakravartty, *Rethinking Working Class History: Bengal, 1890-1940*, Princeton, Princeton University Press, 1989.

47. Une estimation par Paul Bairoch concluait que la part de l'Inde dans la production industrielle mondiale avait décliné de 19,7 % en 1800 à 1,4 % en 1913. Cf. Paul Bairoch, "International Industrialization Levels from 1750-1980", *Journal of European Economic History*, 11 (1) et (2), 1982, p. 269-333. Bien qu'elle s'appuie sur des données incomplètes et une méthodologie contestée, elle fournit un ordre de grandeur au moins approximatif de l'ampleur du phénomène.

48. Stephen Broadberry and Bishnupriya Gupta, "Indian Economic Performance and Living Standards 1600-2000", in Chaudhary et al., *A New Economic History of Colonial India*, op. cit., p. 17.



l'Inde deviendra indépendante, en 1947, une économie largement repliée sur elle-même, et de plus en plus coupée d'une diaspora marchande laissée à son propre sort. Ce sera la base sur laquelle s'édifiera le projet de construction d'une économie nationale indépendante, à travers une série de plans quinquennaux, projet progressivement abandonné dans les années 1990, au profit de celui d'une intégration à l'économie mondiale, mais qui pourrait connaître une résurgence si les tendances les plus récentes à une certaine « déglobalisation » se confirment.

*Claude Markovits est directeur de recherche émérite au CNRS,  
Centre d'Études de l'Inde et de l'Asie du Sud,  
École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris/PSL*